

bouffée de demi-heure en demi-heure, depuis huit heures du soir jusqu'à minuit.

La manière ordinaire de corriger les imperfections de la fraise, c'est d'y ajouter du sucre, du vin, du rhum, ou mieux encore du kirsch, dont le goût se marie d'une manière très-heureuse avec la saveur du fruit.

On a encore recommandé d'autres préparations que nous mentionnerons sommairement, en dégagant néanmoins l'hygiène de toute responsabilité.

Ainsi, le plus aimable des gourmets, le marquis de Cussy, a beaucoup vanté ce qu'il appelait la « triple alliance, » c'est-à-dire une combinaison de fraises, de crème et de champagne.

Le comte de La Place, dit Brillat-Savarin, a découvert une manière très relevée d'accommoder les fraises ; elle consiste à les mouiller avec le jus d'une orange douce.

Un autre gastronome a perfectionné ce procédé, en ajoutant, en outre, aux fraises, le jaune de l'orange enlevé en le frottant avec un morceau de sucre.

Il prétend prouver, au moyen d'un lambeau échappé aux flammes qui ont détruit la bibliothèque d'Alexandrie, que c'est ainsi assaisonné que ce fruit était servi dans les banquets du mont Ida.

La fraise n'est pas seulement un fruit délicieux et salubre. L'heureuse combinaison de ses éléments d'acides citrique et malique, sels de chaux, etc., adoucis par une matière muqueuse et sucrée, en fait un agent thérapeutique, un véritable médicament.

Son plus grand titre de gloire est d'avoir guéri de la goutte le célèbre Linné.

Des cures nombreuses ont démontré depuis cette époque qu'elle est douée de propriétés anti-goutteuses incontestables.

Malheureusement, comme le disait un homme d'esprit, elle n'a pas encore figuré à la quatrième page des journaux.

Il faudrait qu'un spécialiste « habile » en préparât un élixir et qu'il le vendit au poids de l'or.

Alors, on aurait confiance. Jusque-là on se bornera à manger la fraise... au dessert.

Les propriétés tempérantes, apéritives et fondantes de la fraise expliquent les heureux effets qu'on en a obtenus dans plusieurs autres maladies.

On l'a employée avec succès contre la jaunisse et les obstructions du foie.

C'est un excellent aliment quand on est menacé ou atteint de la gravelle.

Van Swieten a guéri, en leur faisant manger pendant plusieurs semaines jusqu'à quinze et vingt livres de fraises par jour, des maniaques furieux, dont la maladie avait probablement pour point de départ un engorgement du système abdominal.

Ce fruit paraît avoir une action remarquable, sinon sur la phthisie confirmée, du moins sur certaines affections des voies respiratoires qui simulent la tuberculisation pulmonaire.

Butini, de Genève, nourrissait ses phthisiques avec du lait d'ânesse et des fraises.

Frédéric Hoffmann a guéri, dans l'espace de deux mois, avec des fraises, un jeune homme épuisé par une fièvre hectique accompagnée d'une toux violente, d'étouffements et de crachements de sang.

Schulze, Rokes, Gilbert, Double, etc., citent des cas analogues.

Enfin, Gelneke, de Stettin, a préconisé la fraise comme vermifuge ; il prétend même l'avoir employée avec succès contre le ténia.

Terminons par une anecdote.

Fontenelle, on le sait, aimait beaucoup les asperges, mais il adorait par-dessus tout la fraise.

Elle était devenue pour lui, sur ses vieux jours, une sorte de panacée, une espèce

de talisman auquel il attachait la conservation de sa santé.

A sa dernière heure, un de ses amis lui dit : « Eh bien, comment cela va-t-il ? »

« Cela ne va pas, répondit le philosophe, cela s'en va. »

Puis il ajouta en souriant : « Ah ! si je pouvais seulement attraper les fraises ! »

Il ne put attraper les fraises ; il mourut, mais à cent ans moins quelques jours.

DR. L. N.

## SEMAINE POLITIQUE

Le printemps aura eu cette année-ci la propriété de désorganiser le personnel politique du pays. A la suite du Gouverneur-Général, voici notre premier ministre, M. Mackenzie, accompagné de sa femme, M. Smyth, ministre de la Marine, qui se rendent en Angleterre.

Dans la Province de Québec, on a commencé à s'occuper des élections, et les candidats en sont déjà venus aux mans en plusieurs endroits. A quand la date attendue ? On l'ignore ; mais à consulter les apparences, la chose ne peut être éloignée.

Aux Etats-Unis, calme plat ; on se préoccupe beaucoup du Centenaire. Ainsi, le 19 courant, trente-quatre Etats et territoires étaient représentés à la réunion qui a eu lieu à Philadelphie, sous le nom de *United States Centennial Commission*. Quelques nouvelles à ce propos remplaceront les événements politiques qui font défaut.

Il résulte d'un rapport lu à la suite du discours de M. Hawley, le président de la *Centennial Commission*, que toutes les nations d'Europe sauf la Russie, toutes les nations de l'Amérique du Nord et du Sud, ainsi que l'Australie, la Chine, le Japon, Siam, la Perse, l'Egypte, Tunis, le royaume d'Hawaii, et les républiques africaines de Liberia et d'Orange, ont accepté l'invitation qui leur était faite d'assister à l'exposition. L'abstention de la Russie paraît être définitive.

Quant au coût et aux dimensions des divers bâtiments de l'exposition, voici quelques détails qu'on lira avec intérêt :

Le pavillon central, de 21 1/2 acres d'étendue, coûtera \$1,420,000. Il doit être terminé en janvier 1876.

La galerie des Beaux-Arts, qui couvrira une acre et demie, coûtera \$1,199,273. Son achèvement est fixé au 1er février 1876.

La galerie d'horticulture, d'une étendue d'une acre et demie, doit être terminée le 5 septembre 1875 ; elle coûtera \$253,937.

La salle des machines, de 14 acres d'étendue, coûtera \$542,000 ; elle sera terminée le 1er octobre 1875.

Enfin, la galerie d'agriculture couvrira un peu plus de 10 acres. Le contrat n'est pas encore signé, mais les travaux commenceront très-prochainement.

Le professeur Bairet a l'intention d'organiser, au nom du gouvernement et du Smithsonian Institute, une annexe très-importante de pisciculture. Il demande pour cela au comité exécutif un emplacement de 5,000 pieds carrés. Cette annexe renfermera les morières en plâtre de 600 espèces de poissons. Une autre annexe contiendra des spécimens de tous les animaux connus en Amérique, et du cuir provenant de ces animaux. Le Smithsonian Institute se propose en outre de demander un troisième emplacement pour y établir une collection de minéraux, qui promet de surpasser tout ce qu'on a vu jusqu'à présent en ce genre.

En Europe, le différend prusso-belge, qui a failli mettre l'Europe en feu, s'est éteint sous l'accolade que se sont données les souverains ; l'entremise de l'Angleterre n'a pas peu contribué, d'ailleurs, à ce résultat.

Sur ce rôle joué par l'Angleterre, le *Times* publie des lignes dont la signification n'échappera à personne :

« L'Angleterre et la Russie, agissant ensemble une fois par hasard, ont fait entendre à Bismark et à l'empereur qu'elles ne resteraient pas spectatrices inactives pendant qu'on assassinerait la France. Les dépêches que nous avons publiées la semaine dernière montrent que cet avertissement a été nettement donné. Si la Russie a des intérêts opposés à ceux de l'Angleterre, elle ne les met pas en avant aujourd'hui, et c'est pourquoi elle peut agir avec l'Angleterre pour maintenir la paix de l'Europe. Il est probable que ces efforts seront, pendant quelque temps encore, couronnés de succès, mais la grande lutte n'est qu'ajournée. La France sera de mieux en mieux préparée à l'affronter, tandis que l'Allemagne le sera moins. Tels sont les faits, et on ne peut rien gagner à les nier. Si le plan de Bismark est déjoué pour le moment, nous ne sommes pas sûrs du lendemain, et le grand conflit éclatera tôt ou tard. »

Nous pensons que tout le monde, les intéressés même, partagent la manière de voir du journal de Londres.

A. ACHANTRE.

## POESIE

LE MUGUET ET LA ROSE

Je vais vous débrouiller la chose  
Et dévoiler ce grand secret.  
Voici, par exemple, une rose ;  
Le muguet dit : « O belle rose,  
Si j'osais parler, mais je n'ose ! »  
La rose dit tout bas : « Mon Dieu !  
Il faut pourtant oser un peu ! »  
Voilà la façon dont on cause  
Entre le muguet et la rose,  
Et dont on joue au plus discret  
Entre la rose et le muguet.

Le muguet poursuit, je suppose,  
Pour abrégé les entretiens ;  
« Que j'aimerais, charmante rose,  
A mêler mes parfums aux tiens ! »  
La rose dit : « C'est une chose  
A laquelle rien ne s'oppose !  
Mais, pour satisfaire à ce vœu,  
Il faut vous rapprocher un peu ! »  
Et voilà comment toute chose,  
Entre le muguet et la rose,  
Finit par un joli bouquet  
Fait de la rose et du muguet !

SARDU.

## LE MOT DE L'ENIGME

« Ce qu'il y a de plus digne  
d'être montré aux hommes,  
c'est une âme humaine. »  
« The one thing worth  
showing to mankind is a human soul. »  
(BROWNING.)

XXVII  
(Suite)

Elle m'écouta sans m'interrompre, et ensuite demeura longtemps silencieuse.

— En vérité, dit-elle enfin, voilà une belle leçon pour moi, et je suis corrigée pour la vie, je l'espère, d'une folie semblable à celle que j'ai commise hier au soir.

— De quelle folie parles-tu ?

— Mais de celle d'être venue ici te prendre de force pour te conduire là où tu devais apprendre ce que tu pouvais ignorer toujours.

— Et continuer à être jouée, trahie, trompée ?... à vivre dans une atmosphère de déception, d'hypocrisie et de mensonge ?... à aimer celui qui ne mérite plus de l'être ?... Non, Stella, non, ne regrette pas que, grâce à toi, il n'en soit plus ainsi. Eussé-je souffert mille fois davantage encore, eussé-je souffert jusqu'à expirer, comme je l'ai cru, à la place où j'ai vu passer cette femme, je serais heureuse que le voile eût été arraché de mes yeux. Je ne puis plus être heureuse, il est vrai, mon bonheur est détruit sans retour, mais j'aime mieux la vérité que le bonheur.

— Et tu crois, dit Stella après un nouveau silence, que jamais tu ne pourras pardonner à Lorenzo ?

— Il faudrait, du moins, tu l'avoueras, qu'il le voulût, et c'est cela précisément qui n'arrivera jamais.

— Pourquoi ?

— Parce que je connais Lorenzo. Si je lui fais un reproche, c'est à moi qu'il croira avoir à pardonner ; il n'obéit réellement à aucune loi hormis à celle de l'impulsion qui le domine ; il n'est sans doute pas dans sa nature d'avoir, extérieurement, vis-à-vis de moi ni de personne, un mau-

vais procédé, mais il me brisera le cœur sans scrupule si sa passion l'exige. Il se trouve délicat, j'en suis certaine, parce qu'il a pris soin de me cacher l'indigne partage de sa vie, et s'il apprend que je l'ai découvert il, m'en voudra, voilà tout. Où veux-tu placer le pardon, je te prie, dans cet ensemble de faussetés ?

— Que te dire ? Tu ne trouveras pas consolant de penser qu'il y a beaucoup d'hommes qui lui ressemblent, et tu trouveras triste de reconnaître qu'il n'y a rien ici bas d'aussi rare que le bonheur. Cela est pourtant trop vrai, et, quant à moi, cela m'a souvent consolée d'en avoir connu si peu dans ma vie. Lors même que j'aurais été heureuse au début, qui sait ce que me réservait l'avenir ?

— Et jamais tu n'as pensé à te remarier ? Tu peux ainsi te contenter d'une vie exempte de peine et exempte de bonheur ?

Elle sourit.  
— Ma vie n'est pas si exempte de peine que tu penses, mais elle n'est pas non plus exempte de bonheur, puisque je possède mon Angiolina. Quant à me remarier, jamais il ne m'est arrivé de rencontrer personne qui m'en ait inspiré le moindre désir, et je crois bien que je n'en rencontrerai jamais.

— A coup sûr, pourtant, si tu le voulais, tu n'aurais que l'embarras du choix.

— Peut-être, entre gens dont aucun ne me plaît. Qui sait ce qui m'arriverait si jamais je m'avisais d'aimer quelqu'un ? Mais laissons là ce qui me regarde, et revenons à toi. Dis-moi, es-tu sûre que Lorenzo n'ait point découvert ta présence au bal ?

— Oui, j'en suis certaine ; s'il avait eu ce soupçon, il ne me l'eût point laissé ignorer. Il m'a trouvé, d'ailleurs, trop malade à son retour pour que l'idée ait pu lui en venir... Toutefois...

— Eh bien, achève.

— Eh bien, je trouve en lui quelque chose qui me semblerait indiquer qu'il n'est plus aussi sûr qu'il l'était hier de ma profonde ignorance de tout ce qu'il lui convient de me cacher.

— Je pense comme toi, Ginevra, veux-tu savoir ce que j'imagine ?

— Dis.

— C'est que c'est moi qui il prend pour le masque à qui il a parlé par méprise, et il me fait l'honneur de supposer que je l'ai dénoncé.

— Quelle idée !... Pourquoi supposerait-il que c'était toi ?

— Oh ! par cette aberration commune aux gens qui vont au bal masqué, et qui s'obstinent à croire qu'ils ont raison toutes les fois qu'ils se trompent.

— Mais encore ? comment aurait-il deviné ta présence au bal ? Ton secret a été aussi bien gardé que le mien, j'imagine ?

— Pas tout à fait aussi bien. D'abord, j'ai parlé à plusieurs personnes ; ensuite, lorsque Mario m'a rejoint pour me donner ton message, je n'ai pu réprimer une exclamation qui m'a fait reconnaître, non pas de ton frère, mais de Lando qui me donnait le bras. Je ne sais si c'est lui qui m'a trahie, mais le fait est que le bruit de ma présence au Festino a circulé dans le monde. Lorenzo s'est mis en tête l'idée dont je te parle, et il se figure, j'en suis certaine, que ce que je sais, tu l'as déjà appris ou que tu pourrais l'apprendre. Voilà ce dont j'ai voulu te prévenir en ce moment.

Ma fidèle Ottavia parut pour m'avertir que l'heure du repos était venue. Stella me quitta, mais, après son départ, je me mis à réfléchir sur sa conjecture et je cherchai à préparer d'avance ce que je dirais si Lorenzo m'interrogeait à ce sujet ; j'étais loin de m'attendre au moyen qu'il adopterait lui-même pour prévenir la scène qu'il prévoyait.

J'étais seule chez moi, le lendemain matin, lorsque je le vis entrer calme, souriant, maître de lui, comme si aucun nuage entre nous n'eût été visible ou possible. Il me parla de ma santé, s'assura qu'elle était complètement rétablie, passa de ce sujet à d'autres plus indifférents, puis tout d'un coup, avec une assurance dont le souvenir m'étonne encore, il me dit :

— A propos, Ginevra, la marquise de Villanera est à Naples depuis quelques jours.

Je pâlis.

— Oh ! n'ayez pas peur ! me dit-il, je n'ai nullement le projet de vous exhorter à la recevoir. Je me souviens trop bien des intentions que vous m'avez exprimées à ce sujet à Paris ; non, je veux, au lieu de cela, vous prévenir que je vais moi-même l'escorter jusqu'à Milan, où je compte aller pour le *Carnavale* (1). Je serai de retour dans quinze jours.

Mon cœur battait à se rompre ; aucune parole ne me venait aux lèvres ; mais la

(1) Fin du carnaval qui, à Milan, par une extension bizarre, dure quatre jours de plus qu'ailleurs.